

Totalitarism

Les techniques de la rhétorique totalitaire. « L’arrachement des masques ».

Irena TALABAN¹

Résumé: Le thème de cet article est la rhétorique totalitaire. Le sens péjoratif du terme « rhétorique » a ses racines dans le débat des philosophes de l’antiquité grecque. La pensée occidentale a repris l’instrument rhétorique pour en faire un discours de propagande, devenu, dans les systèmes totalitaires, le moyen de détruire la faculté de penser. L’auteur reprend l’hypothèse d’Hannah Arendt concernant la destruction des groupes humains, délibérément organisée, au nom d’un axiome qui décrète ces groupes comme ennemis naturels de l’humanité. L’article présente l’expérience d’un dispositif traumatique, mis au point dans une prison communiste roumaine, expérience qui articule la torture et la propagande, ayant comme but la fabrication de « l’homme nouveau ». Les rapports des totalitaires à la parole et à la pensée sont mis en évidence à travers des fragments d’interview avec les survivants de cette expérience. L’article finit en soulevant la question de la « langue de bois » infiltré insidieusement dans certains discours du monde occidental non-totalitaire.

1. Quelques précisions sur la rhétorique (la rhétorique, l’art de bien dire, de parler de manière à persuader).

N’étant pas philosophe, je vais me limiter à faire quelques précisions concernant le terme « rhétorique » en prenant pour référence un article de Robert Wardy, dans « *Le savoir grec* ». ² Pendant plusieurs siècles à partir de l’Antiquité, la rhétorique est « *l’instrument de la persuasion* », la technique de la production du discours persuasif. S’il est vrai que les Romains l’ont héritée des Grecs, il est aussi vrai que le monde grec classique n’était pas consensuel sur la nature et la valeur de la rhétorique. Selon l’auteur de cet article, il y a eu, à la fin

¹ Docteur en psychologie, psychothérapeute, attachée au « Centre Georges Devereux », Université Paris 8. Psychothérapeute Centre « Alfred Binet », Lille

² Dictionnaire critique, sous la direction de J. Brunshwig et G. Lloyd, 1996, Flammarion.

du Ve siècle, un vif débat autour de la rhétorique — ce débat avait été lancé par Gorgias de Léontinoi, considéré par ailleurs comme le père de la sophistique. C'est Platon qui a formulé l'attaque polémique contre la rhétorique en montrant que celle-ci devrait être définie par contraste avec la philosophie. De Gorgias on raconte qu'il était un grand spécialiste de l'improvisation, à tel point qu'une fois, en pénétrant dans le théâtre d'Athènes il s'écria : « *Donnez-moi un thème !* ». Cela montre non pas qu'il savait tout mais qu'il maîtrisait une manière de dire qui le dispensait de toute connaissance sur le thème en question. La pensée grecque oppose, traditionnellement, la force et la persuasion. Parménide, en faisant la distinction entre le logos et les mots en général, considère que l'argumentation rationnelle est la seule capable de produire la conviction authentique. Gorgias joue sur les sens du mot *logos* qui peut se traduire, rarement, par « son » ; or, si la traduction du *logos* s'élargit au *son* (par exemple, aux *bruits*, aux *logoi*), la richesse sémantique du logos s'efface — ainsi le logos devient un instrument avec lequel on ne peut pas échanger nos pensées. Quant aux sons en général, ils ne sont pas des signes car ne représentent rien. Quoi qu'il en soit, pour Gorgias le *logos* est l'instrument de l'échange des pensées mais cet échange est impossible, car :

— si la parole est un symbole, un signe ou une représentation, en tout cas, si elle n'est pas l'objet même, alors ce qu'on transmet par la parole est, d'emblée, déformé, erroné, différent de l'objet ;

— si le logos n'est pas la parole mais le son (voir le bruit, les *logoi*) alors elle s'adresse à l'ouïe comme la couleur s'adresse à la vue, sans représentation aucune, donc la parole n'est pas signe, elle peut prendre n'importe quelle signification.

Du point de vue strictement technique, on connaît trois genres de rhétorique :

- judiciaire (de défense ou d'accusation devant un tribunal) ;
- délibérative (discours politique adressé à un corps législatif et exécutif) ;
- épideictique (discours d'éloge ou de blâme concernant un individu).

Il y a un concept dont l'évolution est liée à la rhétorique, celui d' *eikos*. On traduit *eikos* par « vraisemblable », « plausible », « probable », avec une connotation de « raisonnable ». Pour convaincre, un discours doit être vraisemblable, ce qui est loin de l'*alêtheia* de Parménide (traduit par « vérité/réalité »). « *L'éloge d'Hélène* » de Gorgias, est un exemple de rhétorique judiciaire (même si on peut l'encadrer aussi dans la catégorie « épideictique », éloge ou blâme d'un individu). Hélène n'était pas coupable de son acte (s'être rendue à Troie) même si les conséquences de celui-ci étaient mauvaises. Elle n'était pas coupable car, en s'y rendant, elle n'avait pas agi par persuasion mais par contrainte (on ne l'a pas persuadée mais on l'a obligée par la force — l'opposition radicale entre la force et la persuasion amène à ce qu'on blâme celui

qui cède à la persuasion, à la séduction verbale). Or Gorgias détruit cette opposition en postulant que la persuasion, de par sa nature même, transforme en victime la personne qui lui cède. Il juxtapose ensuite « persuasion » et « tromperie » et invite l'auditeur à prendre Hélène en pitié. En introduisant la pitié dans la démonstration, Gorgias introduit l'âme dans le raisonnement. Une autre opposition que Gorgias efface est celle entre parole et acte. Il affirme que le logos produit des actes surhumains, en appuyant encore une fois sur le registre émotionnel plutôt qu'intellectuel — le logos peut augmenter la pitié en provoquant des *pâthé*, des émotions. Le procédé de Gorgias est de fondre tous les aspects du logos (irrationnels et rationnels) dans une force unique, toute-puissante. Systématiquement, il dissout les différences entre les types de logoi, en considérant qu'ils sont tous manipulateurs de par les émotions qu'ils suscitent. Il utilise aussi la grammaire pour un autre tour de passe-passe : « *logos* » étant grammaticalement masculin et « *psyché* » grammaticalement féminin, Gorgias assimile l'asymétrie logos-âme à l'asymétrie Paris-Hélène (le logos/Paris, l'âme/Hélène). Ce qui dérive du logos est actif, ce qui dérive de l'âme est passif. La promesse de Gorgias est de vendre du plaisir plutôt que de la vérité, le logos étant pour l'âme ce que la drogue est pour le corps. « *L'éloge d'Hélène* » est l'éloge du logos en tant qu'instrument de manipulation.

Ceci est dénoncé par Platon qui remet en place toutes les grandes oppositions que Gorgias avait effacées (avec beaucoup d'application mais aussi avec une profonde ambiguïté). Socrate (de Platon) pose des questions à Gorgias sur l'objet de la rhétorique et introduit le point de vue du savoir-faire : *la maîtrise d'un domaine passe par la connaissance du domaine respectif, il y a donc une différence essentielle entre le rhéteur et le médecin.*

« *A Athènes tout dépend du peuple et le peuple dépend des orateurs* », dit Gorgias. La rhétorique est le pouvoir de persuader, par les logoi, les individus de n'importe quel rassemblement politique. L'expert qui a le pouvoir de persuader les masses transforme en esclaves tous les autres experts. La rhétorique impose une relation asymétrique où un individu utilisant son logos (actif) exploite une multitude passive. Socrate différencie les *domaines* et les *savoir-faire* spécifiques aux différents domaines : ce sont les savoir-faire qui nous persuadent et non pas un discours général, obscur. Socrate distingue aussi « *dêmos* » (les gens ordinaires) de « *foule* » (à connotation péjorative). Ce n'est même pas au nom de la démocratie que Socrate combat Gorgias — au contraire, dans une structure démocratique l'omnipotence de la rhétorique est justifiée ! Ainsi, Socrate ne défend pas la démocratie athénienne mais condamne la rhétorique. Le savoir et la conviction sont deux choses distinctes et différentes — on ne persuade pas du simple fait d'enseigner, par contre, le fait d'avancer dans la connaissance peut nous persuader. Il y aurait donc la persuasion en dehors de

tout (de toute limite) et une persuasion issue de la connaissance (limitée par la nature de la connaissance même). Le rhéteur ne produit pas de la connaissance mais de la croyance. La rhétorique serait une persuasion sans connaissance. La critique de Socrate concernant la prise des décisions dans démocratie athénienne se formule à partir de deux présuppositions de Gorgias :

— il est impossible de mettre en place une véritable éducation de la masse, une seule vraie éducation pour tous ;

— en revanche, il y a, en politique, « *une persuasion qui instruit* », toute personne revendiquant des compétences politiques doit penser que cela est possible.

Le succès du logos rhétorique sur le sot est du aux apparences, ce pouvoir est donc de la tromperie. Gorgias se défend en mettant en avant l'excellence de l'orateur (l'excellence étant une valeur cultivée dans le sports de combats de la société grecque de l'époque), comme si l'excellence à elle seule suffisait pour garantir le juste.

L'opposition Gorgias – Socrate n'est pas seulement une opposition d'arguments mais aussi de méthodes : la « démonstration » (qui revient à une manipulation des âmes) contre la « dialectique » (spécifique à la philosophie et prétendue rationaliste). Il y aurait un conflit fondamental entre philosophie et rhétorique. Socrate considère que la rhétorique encourage l'ignorance — il la rejette et dresse contre sa méthode celle d'un rationalisme extrême. Même quand Platon réhabilite un peu la rhétorique (au nom du conflit entre la passion et la raison, la rhétorique étant la seule façon de s'adresser aux émotions et d'être entendue), même s'il développe l'idée d'une rhétorique « scientifique » et « idéale », cette rhétorique resterait subordonnée à la philosophie, l'émotion étant une réalité à part entière mais inférieure à la raison (autrement dit : la rhétorique s'adresse à l'irrationnel et à l'émotionnel et se range au-dessous de la philosophie).

La position d'Aristote opère une articulation de la pensée et du désir dans l'acte de délibération pour l'élaboration des choix. Plutôt qu'une division catégorielle, il s'agit d'une distinction analytique entre passion et raison. Pour Aristote toute émotion contient aussi des éléments de raison (il n'y a pas d'évaluation strictement affective : si je perçois une situation comme étant désagréable, cela signifie, implicitement, que mon évaluation cognitive a opéré, que, d'une manière ou d'une autre, la représentation du désagréable a fonctionné et cela au niveau même de la perception). Les pâthé s'articulent au logos, tromperie ou pas ! Ainsi Aristote revitalise la rhétorique qui « *semble être capable de découvrir ce qui est propre à persuader à propos de n'importe quel sujet donné. C'est pourquoi nous disons que sa compétence ne concerne pas un*

genre spécifique, séparé »³ Aristote distingue trois modes de persuasion par le logos, en quelque sorte indépendantes :

- le caractère moral de l'orateur ;
- les dispositions de l'auditeur (l'émotion de l'auditeur) ;
- le logos lui-même, démonstratif ou ayant l'apparence de l'être.

Aristote essaye de séparer et faire tenir ensemble le raisonnement et l'affectivité.

Le sens péjoratif du terme « rhétorique » dans toutes les langues européennes modernes (l'usage abusif du langage à des fins de manipulation politique) implique l'association de ce terme à celui de « propagande ». Ce sens négatif a ses racines dans le débat de l'Antiquité grecque. Il n'empêche que pendant des siècles (jusqu'au XIXe), la formation à la rhétorique a été une dimension importante de l'éducation à la culture générale et plus particulièrement à la culture politique. L'influence que la rhétorique a exercé sur la pensée occidentale vient d'un médiocre compromis, à savoir : pour maintenir l'entente politique il faut qu'il y ait des hommes « *capables de parler aux masses* »⁴ (Isocrate).

Cela a coûté cher à une bonne partie de l'humanité au XXe siècle. Nous en payons encore les frais.

2. La propagande totalitaire.

Communément on appelle « rhétorique totalitaire » le discours de propagande idéologique des régimes totalitaires. Il s'agit d'un discours d'endoctrinement qui a pour but la destruction de la faculté de penser et d'éprouver en dehors de la « vérité » postulé par le Parti. Il faut préciser que cette propagande ne suffit pas à elle seule pour qu'un régime totalitaire s'installe, ni pour qu'il survive. Les totalitaires l'ont appliquée en même temps que la terreur dont ils ont fait une institution permanente, indépendante de toute opposition politique. L'hypothèse d'Hannah Arendt est que les systèmes totalitaires ne se ressemblent pas, dans ce qu'ils ont d'essentiel, aux autres dictatures, ni aux tyrannies. Ces systèmes ont une nature qui leur est propre. Le totalitarisme (d'abord en tant que mouvement totalitaire ensuite en tant que forme de gouvernement) pose d'emblée, comme axiome, la nécessité de faire disparaître certains groupes humains, indépendamment de leurs actions, de leurs opinions, de leurs comportements. Ces groupes doivent disparaître car ils sont désignés comme ennemis « naturels » de l'humanité. Ainsi les communistes

³ Rhétorique, I, 2, dans « *Le savoir grec* », Flammarion 1996.

⁴ idem

décrètent la bourgeoisie comme ennemi social naturel de l'humanité tandis que les nazis décrètent les Juifs comme ennemi racial naturel de la même humanité. Il est facile de comprendre pourquoi il n'y a pas de vraie alliance possible entre les deux (le pacte Ribbentrop-Molotov est plutôt une mesure de sécurité réciproque qui n'a servi ni aux nazis ni aux soviétiques, encore moins aux autres). Ni les idéologies ni la terreur ne sont pas, en elles même, totalitaires. Une idéologie devient totalitaire au moment où elle explique la vie et le monde par un seul aspect, une seule formule. D'ailleurs, les dénominations en « isme » des différentes théories marquent le fait qu'elles ont mal tourné en réduisant l'explication d'un événement nouveau à une ou plusieurs propositions déjà connues, acceptées comme valables. Arendt considère que le racisme, l'anti-sémitisme, le communisme sont d'abord des opinions irresponsables — elles se transforment en idéologies quand elles prétendent détenir des lois éternelles de la nature, de la société et de l'histoire, donc des clés éternelles pour lire les événements les plus inédits. Ce qui est décisif dans les idéologies totalitaires est leur émancipation par rapport à l'expérience : la cohérence du monde, l'imprévisibilité des actions humaines, l'irruption d'un événement historique sont explicables toujours par un même schéma, prétendu scientifique. Or, il n'y a rien de plus étranger aux sciences durs qu'un schéma universel que l'on applique au nouvel événement produit. La rigueur de la démarche scientifique consiste en ceci que l'hypothèse formulée pour étudier l'événement ainsi que la conclusion qui clôture l'expérience, ne sont pas connues d'avance. C'est ce qu'une idéologie ne fait surtout pas. Les totalitaires ont eu besoin de la propagande (moyen de reproduire et de répandre un enchaînement d'idées) pour attirer les masses. La propagande en soi n'est pas mensongère. « Propagande » (du latin, *propaganda fide* = congrégation établie à Rome pour propager la foi) signifie, en général, toute institution qui a pour but la propagation d'une croyance religieuse (par extension : la propagation d'une opinion, un système politique, social, religieux). « Propager » signifie multiplier par reproduction, disséminer, répandre, étendre, faire croître. Elle a été utilisé à Rome pour disséminer la foi, donc son sens premier est lié à la foi religieuse. Les totalitaires ont utilisée la propagande pour faire passer leur idéologie qui offrait une triple dispense, à savoir :

(a) — *une dispense intellectuelle*, ce qui revient à une dispense de penser, car une thèse seule est considérée comme valable, de celle-ci on déduit tout ; l'ignorant y trouve son bonheur (la rhétorique de Gorgias dont j'ai parlé au début nous apprend comment on peut manier le logos dans un enchaînement logique hors contexte, hors repères) car cela le dispense de la moindre recherche d'une hypothèse contraire aux énoncés de la thèse en question ; la thèse n'étant pas réfutable, il n'y a pas de raisons pour qu'on cherche une réfutation ; toute thèse

réfutable est réfutée donc limitée ; un événement inédit demande une autre thèse, donc la référence à des contextes différents, multiples ; un nouvel événement représente une rupture dans une chaîne de continuités ;

(b) — *une dispense pratique* (les actions humaines ne sont pas guidées par un quelconque principe d'utilité pratique) ; par exemple, les camps de travaux forcés — pour la Roumanie, il s'agit du fameux canal Danube-Mer Noire, qu'on appelle, tout court, « le canal » ; la première construction a commencé peu après l'installation du régime communiste (ces camps existaient déjà en Union Soviétique) ; le « canal » de Roumanie n'a jamais été terminé mais des centaines de milliers de détenus politiques y sont passés, beaucoup y ont laissé leur vie ; des années plus tard, Ceausescu a repris la construction, elle a été achevée mais n'a jamais servi à rien ! Un ancien survivant d'un autre camp de travaux forcés racontait sa perplexité en arrivant : « ...*je ne comprends rien : plus d'un millier d'individus qui s'agitent dans tous les sens, sans aucune coordination, oui, une masse humaine dans une activité désordonnée, à qui ça peut servir ? ...* ». Un autre survivant, cette fois-ci d'un camp de concentration nazis (il s'agit de David Rousset, « *Les jours de notre mort* ») fait ressortir, à travers son récit, le principe même des camps totalitaires, à savoir : un lieu sans critères, où la vie et la mort sont également vidées de leurs sens !

(c) — et enfin, *une dispense morale* car, une fois la thèse acceptée, elle sert aux gens ordinaires, non totalitaires, à justifier la réalité des camps avec des jugements du genre : « *s'ils se trouvent là, c'est bien parce qu'ils ont fait quelque chose, ils ont dû se rendre coupables de choses que nous, les autres, nous ne connaissons pas* » ou alors « *quelle crime ont-ils commis ces gens pour qu'on leur fasse des choses pareilles !* » ; cette façon d'inférer (et non pas de penser !) est une défense ordinaire devant l'horreur, preuve que la propagande de la vérité (à la suite de l'ouverture des camps) ne réussit pas, en tout cas, elle réussit beaucoup moins bien que celle du mensonge ! Car, ce que les êtres humains avaient placé ailleurs pendant des siècles, (« *ailleurs* » c'est à dire dans un univers non-humain où les critères de sélection n'étaient pas non plus humains, ex. : l'Enfer, le Purgatoire), ce que les humains avaient donc expulsé de leur pouvoir ici-bas, ils le retrouvait sous leurs yeux en tant que réalité conçue, ordonnée, organisée par les méthodes les plus modernes. Le sens commun ne peut pas supporter la mise en acte d'un traumatisme délibérément organisé au niveau collectif (autrement dit, une mise en acte collective de ce que l'imagination de tout un chacun peut produire, de ce qu'un homme est capable de faire à un homme selon « *la banalité nihiliste de l'homo homini lupus* ». ⁵ Si

⁵ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Ed. du Seuil, 1972

cela a eu lieu (preuve : les films, les témoignages, les archives), c'est parce que les groupes en question se sont rendus coupables de ce dont on les a accusé !

Les idéologies totalitaires véhiculent un système de valeurs en rupture avec toutes les catégories utilitaires connues (qu'il s'agisse de tradition, justice, morale, bon sens). La propagande de cette idéologie est une arme psychologique qui utilise des slogans dont les mots sont vides de tout contenu utilitaire, tout intérêt d'un groupe, soit-il une classe ou une nation. Il y a dans ce type de propagande, une non-reconnaissance délibéré de la réalité, une création d'un monde imaginaire parfaitement cohérent, où tout a une explication logique, une seule. On a beaucoup parlé de l'attrance que les masses ont pu éprouver envers Hitler, un leader manifestant une « autorité charismatique » (le concept de « domination charismatique » appartient à Max Weber). Cette autorité reposerait sur le fait qu'un groupe d'adeptes attribue au chef une grandeur particulière grâce à laquelle ils l'investissent d'une haute mission. Si les choses n'avaient pas été dramatiques, ce serait même amusant de voir comment les historiens ont traité ce sujet : en Allemagne de l'Est, les historiens marxistes ont considéré Hitler comme un « dictateur faible », porté au pouvoir par les patrons (impérialistes) du grand capital. A l'Ouest, l'historiographie « libérale » a souligné la fascination que la personnalité d'Hitler exerçait sur la foule à tel point que l'explication du nazisme se réduisait au pouvoir diabolique d'un homme à travers son discours !⁶ C'est assez curieux de constater comment les historiens sont influencés, à leur insu, par des mentalités idéologiques au détriment des faits. Ian Kershaw analyse le pouvoir d'Hitler en articulant les traits et les actions du personnage à la capitulation des autres. C'est à dire, on a attribué à Hitler ce fameux « *pouvoir charismatique* » dans des circonstances précises. Les élites traditionnelles de l'Allemagne de l'époque ne croyaient pas forcément aux qualités exceptionnelles de ce leader mais, pour d'autres raisons, elles avaient décidé de le soutenir, de le tolérer — les propres ambitions et intérêts de ces élites ont été assez vite écrasés par le « pouvoir charismatique ». Lorsqu'une structure gouvernementale se désintègre, des pans entiers de population placent la « foi » dans un seul homme entouré par une poignée de têtes brûlées. Quant à Arendt, elle a une explication qui va d'emblée au delà d'une personnalité, fut-elle extraordinaire. Les masses modernes, dit Hannah Arendt (et on peut retrouver des éléments de cette hypothèse chez Marcel Gaucher)⁷, sont plus que jamais séduites par la fiction, par ce qui est universel et cohérent en dehors de tout contexte, de toute réalité. Elles sont séduites par le

⁶ Kershaw I.(1991), Hitler, Paris, Gallimard, 1995, p. 29-37

⁷ Gaucher M. (2002), La démocratie contre elle-même, Paris, Gallimard, et La condition historique (2003), Paris, Stock

truisme que « *deux et deux font quatre* » car ce truisme a une cohérence en soi. Par un tour de passe-passe, injustifié et non justifiable, les totalitaires ont érigé la cohérence au rang de vérité absolue. Ainsi ils ont construit un discours qui promet un monde imaginaire, prévisible et cohérent pour au moins mille ans — un tel discours a peu de chances de rencontrer une résistance de la part d'une population désenchantée, en attente d'un nouvel enchantement qui accomplirait les désirs les plus secrets. Les moyens du totalitarisme ne sont pas nouveaux (massacres des populations ennemies, déportations, etc.), ils ont été employés pendant les guerres de toute sorte au long de l'histoire, au nom du principe « *tout est permis* ». Seulement les totalitaires ont introduit un autre principe, à savoir « *tout est possible* » (par ex., ayant décrété les Juifs comme ennemis de l'humanité, il est possible d'éradiquer le mal naturel de l'humanité, si on tue tous les Juifs ! de même, il est possible d'éradiquer le mal social de la même humanité si on tue ce qu'on appelle « la bourgeoisie » ; une fois l'idée formulée, on peut en déduire ce qu'on veut). Le principe du « *tout est possible* » n'a pas de limite car aucune motivation positive-utilitaire, égoïste humaine, ne peut contenir le « *tout est possible* ». Ce qui constitue la force spécifique des idéologues totalitaires ce n'est même pas l'idée érigée en axiome : c'est le processus logique qui en découle. Selon Staline, l'auditoire de Lénine n'était pas subjugué par le talent oratoire du personnage mais par « *la puissance irrésistible de sa logique* ». La notion d'idéologie (*idéologie = science (logos) qui traite de la formation des idées*) implique le fait que *l'idée* peut devenir objet d'une science de la même façon que *l'animal* ou *la plante*. La botanique étudie les plantes et non pas l'idée de plante... tout comme la théologie a pour objet d'étude de Dieu en tant que réalité révélée et non pas l'idée de Dieu. Le propre des idéologies est qu'elles ne s'intéressent pas aux faits tels qu'ils sont mais aux idées qu'on peut se faire des faits de l'expérience. Si l'on admet comme prémisse unique et vraie, l'idée que la lutte des classes constitue la seule loi de l'évolution historique et que la bourgeoisie est l'ennemi de l'humanité entière, on peut en déduire que l'explication de toute expérience ou action humaine, individuelle ou collective, découle de cette idée. Les totalitaires ne se sont intéressés ni aux classes, ni aux races humaines — ils n'ont manifesté aucune curiosité authentique pour les groupes humains en tant qu'objet et domaine de recherche. Ainsi, dans le concept de « bourgeoisie » tel que les communistes l'utilisaient, il y avait à boire et à manger : les petits, moyens et grands propriétaires terriens (les anciens « boyards » des Principautés Roumaines), les commerçants, les intellectuels (instituteurs, enseignants dans l'enseignement secondaire ou universitaire), le clergé (toute confession confondue et indépendamment de la hiérarchie religieuse) et mêmes les ouvriers qui se méfiaient de la classe ouvrière telle qu'elle était conçue dans l'idée de classe

(j'insiste : il ne s'agit pas d' *une classe* en tant que groupe concrètement constitué, il s'agit de *l'idée de classe* telle qu'elle était postulée par la théorie du système). Un autre exemple est l'expropriation : un des premiers gestes des communistes a été l'expropriation des biens, car les biens sont, selon la définition de cette idéologie, un élément fondamental, décisif, du mal social. Seulement, l'expropriation a élargit son champ d'action, à savoir : elle ne s'est pas limitée aux fameux « moyens de production » mais s'est étendue aux petits commerces, au bétail, à tout compte en banque, aux logements, aux bijoux, même aux meubles ; car il fallait extraire de la mentalité du peuple l'idée de propriété. Il s'en est suivi la disparition du droit à la propriété privée, quelle que soit cette propriété ! Côté nazi, cela a frappé les Juifs d'abord et massivement ; pour les « aryens » ce droit subsistait mais il était comprimé et voué à disparaître par la suite, broyé par la logique du système.⁸ Tandis que le nazisme veut parfaire le monde selon la beauté naturelle de la race aryenne, le communisme veut lui inculquer, d'une manière radicale, la morale parfaite, celle d'un « *homme nouveau* », d'un « *homme de bien* », en fait d'un surhomme vivant dans un monde absolument bon, donc surhumain. Avec de tels artistes et de tels vertueux, « *un des traits du XXe siècle est non seulement que l'histoire a été horrible sous le rapport du massacre de l'homme par l'homme, mais que la conscience historique, et ceci explique cela, a eu un mal particulier à s'orienter correctement* ».⁹

Je vais essayer de dresser brièvement les traits saillants d'un Etat totalitaire selon plusieurs auteurs et ma propre expérience¹⁰ :

— Un Etat totalitaire est une façade destinée à représenter le pays dans le monde non totalitaire ;

— L'hypothèse et le but de tout régime totalitaire est qu'un jour il s'installera sur la planète, qu'il gouvernera le monde en transformant les peuples dans une masse d'individus atomisés, où il n'y aura plus de contradiction et où l'identité d'un être humain se construira en dehors de toute relation à autrui ; grâce à la terreur, l'idéologie totalitaire (le postulat parfait) deviendra contrainte intime ;

— Le noyau d'un pouvoir totalitaire est constitué par l'organisation de la police secrète, police qui fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même après avoir liquidé toute opposition au système ; d'ailleurs, le seul élément de réalité dans un monde totalitaire est cette police secrète qui décrète les ennemis

⁸ Besançon A., *Le malheur du siècle* (Sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah), 1998, Paris, Fayard, p. 25

⁹ idem, p. 163

¹⁰ Hannah Arendt, Werth N., Courtois S., Enriquez E., Besançon A., Conquest R., Furet F., Aaron R., Clit R., etc... et Iréna Talaban, *passim*

objectifs du système, qu'il s'agit d'éliminer sans laisser des traces ; il est connu que toute personne victime de la police secrète d'un tel régime peut disparaître comme par enchantement ;

— Un pouvoir totalitaire crée un monde fictif, uniforme, universel et homogène — un monde susceptible d'être gouverné par un gouvernement mondial ; dans ce monde-là, il n'y aura qu'une seule façon de vivre et de concevoir les rapports entre les hommes, tout élément d'hétérogénéité sera chassé ;

— En conséquence de quoi toute personne, plus ou moins consciemment, sentira l'épée de Damoclès au dessus de sa tête ; prise entre une légalité de droit, affichée à travers des discours mensongers (une légalité fictive qui ne garantissait aucune limite) et une terreur de fait, chaque personne se trouve dans une situation de double contrainte permanente, donc une situation traumatique continue ;

— Enfin, un Etat totalitaire est « *un Etat contre son peuple* »¹¹, il se manifeste contre tout intérêt national, contre tout intérêt de groupe ; il touche cette partie de l'individu qui le rattache à « *un groupe désigné comme cible par l'agresseur, en désactivant l'articulation entre le singulier et le collectif (...)* ; *les Etats totalitaires ont pour objectif de déculturer les populations qu'ils veulent soumettre* ». ¹²

Dans ces conditions d'univers concentrationnaire, la survie d'une communauté humaine (les rapports entres personnes, entre familles, entre générations, les rapports au travail et à l'argent, à la tradition, à l'histoire d'un groupe, à sa langue, enfin les rapports aux fêtes et au sacré), donc la survie d'une communauté est marquée :

— par le traumatisme de la rupture brutale avec l'ordre existant (rupture provoquée par la violence de la terreur et de l'idéologie) ;

— par le traumatisme de la double contrainte (le traumatisme du non-sens).

En ce qui concerne les Roumains (mais si on prend en considérations les auteurs — historiens, sociologues, philosophes — cela est valable pour les autres peuples) il n'y avait pas de tradition républicaine chez eux, la forme de gouvernement étant celle d'une monarchie constitutionnelle. En 1945, le Parti communiste roumain était insignifiant dans la vie sociale et politique du pays. La théorie et les pratiques du communisme étaient étrangères à ce peuple donc le fait que le régime communiste (en train de s'installer après 1945) prétendait agir « *au nom du peuple* » était une aberration. Les informations que les Roumains

¹¹ Titre du chapitre écrit par Werth N., dans *Le livre noir du communisme*, sous la coordination de Courtois S. (1997), Paris, Robert Laffont, p. 49

¹² Enriquez E. (1983), *De la horde à l'Etat*, Paris, Gallimard, p. 363

détenaient sur le communisme véhiculaient un système de représentations en contradiction flagrante avec le système de représentations collectives existant, système profondément ancré dans une pensée traditionnelle. Disons que pour tous ceux qui se pensaient roumains (les ouvriers, les paysans, les intellectuels, les dirigeants, les personnes ordinaires comme les personnalités influentes), il était inconcevable que le communisme devienne une forme de gouvernement dans leur pays. Chez eux l'anti-communisme n'était pas un choix possible car ils étaient *naturellement* anti-communistes. Il n'y avait rien de politique dans leur anti-communisme. D'ailleurs je ne sais pas si le préfixe « anti » convient pour justifier leurs rapports avec cette idéologie. Il serait mieux d'utiliser le terme d'« a-communistes ». Le fait qu'il y a eu une résistance anti-communiste revient à une défense de l'identité collective. Une identité profondément ancrée dans les traditions locales. Quand, plus tard, j'ai entendu des Occidentaux très lettrés dire que « *le communisme a pris dans les Pays de l'Est* », j'ai cru d'abord que cela était une blague. Je me suis rendue compte assez vite, même si je ne voulais pas y croire, que le communisme avait plutôt bonne presse en France, pays de l'Ouest ! Quels experts (pour reprendre l'affirmation de Gorgias) avaient réussi à persuader l'homme de l'Ouest, l'homme libre, des bienfaits d'une théorie et des méthodes mettant en route une machine à broyer des peuples entiers pour le bonheur de l'humanité ? Mais je ne m'arrêterai pas sur mes étonnements. Je voudrais seulement citer un fragment de témoignage d'un ex-détenu politique de la Roumanie communiste :

« ...l'enquêteur m'a dit : « Ecoute, sois raisonnable, nous savons que tu sais des choses sur certains de tes amis... nous en avons arrêtés beaucoup mais il y en a encore, nous nous demandons si nous allons en finir un jour... » (...). Je lui ai répondu : Cela je peux vous le dire : vous n'en finirez jamais puisque tout ce peuple ne pense pas comme vous... ce n'est pas le peuple qui est contre vous, c'est vous qui êtes contre ce peuple... mais vous ne pourrez pas arrêter tout un peuple, ce serait impossible »... cet enquêteur et moi, nous avons discuté pendant une nuit, il s'était montré coopérant, même compréhensif, et, vers le petit matin, j'avais compris : il voulait que je passe de leur côté... moi, le fils d'un instituteur d'un village valaque... il savait que je n'avais jamais fait de politique, que je n'étais d'aucun parti... et il voulait que je devienne marxiste, en une nuit, que je travaille pour eux et que j'arrache des aveux aux miens... la situation n'était par drôle mais je me suis mis à rire... je lui ai demandé s'il était convaincu du communisme, il m'a répondu qu'il l'était... « Alors, je lui ai dit, supposons que je vous demande de renoncer à vos convictions... pour les miennes, qui ne sont pas uniquement les miennes mais celles de mon père et de mon grand-père qui, eux aussi, n'ont pas fait de politique... Que répondriez vous à mes propos ? » mon enquêteur s'est tu tout de suite et a quitté la pièce... on

m'a reconduit dans ma cellule... plus tard j'ai appris que sur mon dossier était marqué : « élément influent dangereux »... je répète : je n'étais pas engagé politiquement... mais ce n'était pas seulement les politiques qu'ils visaient... avec les politiques ils en ont vite fini mais il y avait tout un pays à transformer, tout un pays... » (entretien avec Dr. Paul Minea, secrétaire de la Filiale Bucarest de l'Association des ex-détenus politiques de la Roumanie, 29 décembre 1994).

Il me semble évident que l'expression « *détenu politique* » du vocabulaire communiste est en rupture avec tout sens antérieur (traditionnel). Elle avait été fabriqué selon le slogan bien connu « *qui n'est pas avec nous, est contre nous* ». La résistance au communisme a eu lieu partout dans les pays devenus plus tard « de l'Est » — il y a toute une série de travaux d'historiens qui le montre. Mais j'insisterais sur deux caractéristiques de cette résistance :

— elle n'est pas politique par nature, ayant pour but de préserver la spécificité d'un peuple, de son histoire, de sa langue, de ses traditions, de son humanité, bonheur compris ;

— elle s'apparente profondément à ce qu'on appelle « le bon sens », ce sens que les humains construisent ensemble, dans leur processus d'humanisation, ici et là, bon sens qui fonctionne comme garantie mutuelle d'une reconnaissance réciproque dans un monde commun.

Ce qui est frappant dans les témoignages que j'ai recueillis des survivants des prisons communistes, des camps de travaux forcés ainsi que dans les témoignages écrits, est le fait qu'on y trouve presque les mêmes mots, la même façon de raconter. Je ne parle pas des contenus (car les prisons communistes, les enquêtes à la Securitate = Police secrète, les procédures prétendues judiciaires sont identiques). Je parle de la façon de raconter, des questions que les intéressés se sont posées sur le système, sur son intentionnalité. Je pourrais résumer tout cela sous la forme d'un leitmotiv, à savoir :

« Que veulent-ils arracher de nous ? ils connaissent les faits, tout ce que nous avons commis et dit nous l'avons avoué, cela ne leur suffit pas... Alors que veulent-ils arracher de nous ? En quoi veulent-ils nous transformer ? »

3. L'expérience Pitesti ou le laboratoire de l'homme nouveau.

Le dessein des totalitaires est de changer la nature humaine pour produire l'homme nouveau, celui qui « *pense en continents et sent en siècles* »¹³.

Le dispositif technique d'une telle transformation a été mis en place à Pitesti, en décembre 1949. « L'expérience Pitesti » ou « le phénomène Pitesti » est

¹³ Hannah Arendt, Les origines du totalitarisme, Le système totalitaire, Paris, Seuil, 1972, p. 38

considéré comme le modèle de transformation d'un homme ordinaire en « homme nouveau ».

Cette expérience a duré de décembre 1949 jusqu'en août 1952. Pendant un quart de siècle il n'a existé aucun témoignage. Après les années '70, quelques écrits ont été publiés à l'Ouest — ils n'ont fait aucun bruit. Seulement après 1990 des recherches ont commencé, ici et là. J'ai connu et travaillé à peu près quatre ans avec les survivants de cette expérience dont le titre, donné par les communistes mêmes, est « *l'arrachement des masques* ». Il faut que chacun soit apte à jouer le rôle de bourreau aussi bien que celui de victime.

« *Personne ne pourra jamais écrire Pitesti. Parce que Pitesti n'est pas de l'ordre du possible. Pitesti est de la métahistoire, de la métaphysique, il est de l'ordre d'une compréhension surhumaine du monde.* »¹⁴

Les cobaiés de cette expérience ont été les étudiants. D'abord on a essayé leur rééducation par la propagande idéologique, cela a échoué lamentablement car le concept d'homme nouveau n'avait pas de sens pour eux. Ils se sont montrés récalcitrants à tout discours de propagande qu'ils tournaient en dérision en improvisant des blagues, des chansons, des histoires comiques. C'est à dire : les étudiants utilisaient la langue roumaine contre la rhétorique du totalitarisme. Les dirigeants communistes de l'époque (tous formés à Moscou) ont décidé qu'il leur fallait changer de dispositif. Ils ont choisi une prison située hors de la ville de Pitesti, vers le nord-ouest, loin de toute habitation. Presque tous les étudiants du pays arrêtés jusqu'en 1948 y ont été transportés. Les plus nombreux étaient condamnés pour « complot contre l'ordre social », avec une peine allant de huit à quinze années. Au rez-de-chaussée de cette prison il y avait la cellule n° 4, cellule qui autrefois avait servi d'infirmerie. Elle est restée dans la mémoire des détenus sous le nom de « chambre 4-hôpital ». Un certain Turcanu y était déjà installé avec une équipe d'étudiant (entre vingt et trente personnes). Un autre groupe d'étudiants était introduit dans cette cellule, après avoir passé quelque temps (en général une dizaine de jours) dans une autre partie de la prison où le régime était acceptable. Les nouveaux arrivés étaient reconnus comme frères de souffrance, l'atmosphère étant détendue, ils se firent mutuellement confiance. Ils parlèrent de ce qu'ils avaient vécu, certains racontèrent aux autres ce qu'ils avaient à la Securitate. Le 6 décembre 1949 au matin un gardien provoqua un étudiant jusqu'alors ami de Turcanu. Brusquement et dans la stupeur générale, Turcanu se rangea du côté du gardien et tous ceux qui étaient déjà dans la « chambre 4-hôpital » commencèrent à frapper les nouveaux arrivants. Pendant deux heures ils n'arrêtèrent pas de frapper. Ensuite Turcanu donna à tout le monde l'ordre de se taire et tint le discours suivant :

¹⁴ Bacu D. (1991), Pitesti, centru de reeducare studenteasca, Bucuresti, Atlantida, p. 20

« *Moi et mes camarades, nous sommes un groupe d'étudiants décidés à nous réhabiliter devant le Parti et devant la classe ouvrière. Nous nous sommes débarrassés de nos anciennes habitudes bourgeoises contre le peuple et nous avons demandé aux autres la même chose. Ainsi nous avons constitué une organisation de détenus ayant des convictions communistes — c'est pourquoi nous avons proposé aux bandits qui venaient d'arriver de renoncer de leur bon gré à leurs activités criminelles et de se joindre à nous. Mais les bandits n'ont pas voulu tenir compte de nos propositions et ils nous ont sauté dessus. Voilà la vérité !* »

Quelle vérité ? La première grande surprise venait de se produire dans la « chambre 4-hôpital » : Turcanu et les siens n'étaient pas des étudiants mais des tortionnaires ! Ou alors : étaient-ils des étudiants transformés en tortionnaires ? Petit à petit et de surprise en surprise, les étudiants apprirent en quoi consister la rééducation — cette action intitulée *l'arrachement des masques*.

« Se démasquer » était une opération en quatre étapes :

— l'arrachement des masques extérieurs (raconter tout ce qu'on avait caché pendant les enquêtes de la Securitate, dénoncer un éventuel réseau, des complices — cette première étape était marquée par la torture physique) ;

— l'arrachement des masques intérieurs (dénoncer tout ce qu'on avait entendu dans les prisons, moucharder les autres détenus, dénoncer les éventuelles gestes bienveillants d'un gardien, d'un enquêteur, d'un membre de l'administration) ;

— l'arrachement des masques intimes (désavouer sa famille, déshonorer père et mère, sœur et frères, inventer des turpitudes, des infamies, des perversions sexuelles, des histoires d'inceste, viol et crime ; renier ses ancêtres, sa croyance, son Dieu ; si Turcanu trouvait que ces aveux étaient cousu de fil blanc – et ils l'étaient – la torture physique et les scénarios absurdes recommençaient ; cette étape une fois passée, le condamné avait perdu son identité personnelle, il ne savait plus qui il était, d'où il venait, pourquoi il se trouvait là ;

— l'arrachement des masques de son meilleur ami ou de son maître, de celui qu'on aime le plus, qu'on respecte le plus, en un mot : devenir tortionnaire après avoir été victime ; non pas tortionnaire d'un ennemi du régime ou d'un ennemi personnel mais tortionnaire d'un proche...

Si les deux premières phases de la rééducation peuvent être considérées comme assez banales puisqu'elles sont utilisées dans n'importe quelle prison quand il s'agit des politiques (dire ce que tu as fait, tes complices, ton réseaux, bref, obtenir des informations utiles pour le gouvernement en place), les deux dernières sont plus compliquées et psychologiquement plus fines car elles ne visent pas l'obtention des renseignements selon des critères d'utilité pragmatique. Elles visent une véritable métamorphose de l'identité à travers le

reniement des appartenances (famille, ancêtre, Dieu). Délivrés de toutes leurs attaches, ses victimes deviennent d'abord des robots (car il n'y a plus d'enveloppe pour qu'une pensée puisse se produire). Les robots peuvent être employés comme bourreaux, une catégorie spéciale de bourreaux, car ils feront subir à leur compagnons ce qu'on leur a fait subir. Victime et bourreau à la fois, chacun sera seul dans l'horreur et tout témoignage deviendra impossible.

Selon Dimitrie Bacu (un de ceux qui ont raconté Pitesti), « *les communistes ne voulaient pas obtenir des robots mais un mutant : un mutant capable de n'importe quelle adhésion, déraciné, sans passé, sans Dieu, oui, déraciné de tout ce qui avait constitué, pour lui, une réalité physique et mentale. Sa peau arrachée à vif, ce mutant sera capable de glisser, saignant mais heureux et plein de bonne volonté dans une autre peau et, de ce fait, capable de rééduquer, à son tour, d'autres personnes, de les transformer en futurs citoyens de l'utopie d'un avenir radieux.* »¹⁵ Cette homme - l'homme nouveau - produira des hommes nouveaux en série, en détruisant toutes les catégories et les différences de classe, de groupe, de langue. Ces êtres n'auront pas des sentiments individuels, ils parleront une langue universelle, n'auront pas d'ancêtres, ni des dieux et parleront une langue universelle. Aucun symptôme ne troublera leur équilibre, ils sauront spontanément la bonne réponse à toute question et cette réponse sera la conséquence d'une simple application logique. Le système qu'il installeront sera éternel et finira par recouvrir la planète. Personne n'a résisté à Pitesti. Chacun a déclaré, a signé, a frappé, a démasqué. Chacun a vécu son écroulement et celui des autres. Turcanu a mené son travail pas à pas, comme un professionnel — un professionnel de la métamorphose de l'identité.

En 1950 paraît, chez Gallimard, la traduction du livre de Orwell intitulé « *1984* ». J'ignore si Orwell avait une quelconque connaissance sur les dispositifs et techniques de fabrication d'êtres humains mises en place par les communistes en pleine installation dans les Pays de l'Est. Ce qui est certain est le fait que les aveux des étudiants de Pitesti, leur déclarations absurdes mais surtout l'arrachement des masques du meilleur ami, se retrouvent dans le comportement de Winston (le personnage d'Orwell) : le seul moyen de se sauver était d'interposer entre lui et les rats le corps de quelqu'un d'autre ! Il fallait donner un autre être humain, mais pas n'importe lequel : celui qu'on aime le plus. Je passe les étapes de transformation de Winston d'homme ordinaire en citoyen aimant Big Brother (torture, humiliations, dégradation, trahisons mais aussi dialogues avec O'Brien à la suite desquels Winston ne peut pas s'empêcher de constater combien cet O'Brien est intelligent, combien il connaît la nature humaine). Chacun sortira d'ici guéri — disait souvent O'Brien. Vous sortirez

¹⁵ idem

d'ici morts ou rééduqués — disait Turcanu aux étudiants de la « chambre 4-hôpital ». En fait, la « guérison » d'O'Brien tout comme la « rééducation » de Turcanu passe par toute une série d'épreuves dont la dernière consiste en ceci qu'on livre au supplice l'être qu'on aime le plus (chez O'Brien), qu'on démasque son meilleur ami (chez Turcanu) – même conception, même technique, même langage et j'oserais dire : même langue.

4. Les rapports des totalitaires à la langue.

Rien n'échappe à ce système qui s'attaque aux innocents. Une langue c'est ce qui fait qu'un individu puisse avoir une psyché — une pensée. Pour les totalitaires, la langue ne sert ni à échanger, ni à se construire, encore moins à s'exprimer. On lui applique, d'un côté la double contrainte, d'un autre on s'attaque à la polysémie des mots, aux contextes, à la syntaxe. Cela accentue le clivage entre l'intérieur et l'extérieur (disons entre le Moi et le Monde) mais aussi le clivage intérieur (dans le propre Moi). Un enfant élevé dans une famille marginale au communisme (comme, par exemple, la mienne) et poursuivant ses études dans une école de l'Etat communiste (il n'y en avait pas d'autres) a beaucoup de chances d'être rattaché à l'idéologie en place (et cela à son insu) et très peu de chances à être rattaché aux valeurs culturelles spécifiques d'une communauté. Disons qu'il s'installe, très tôt, une sorte de compétition entre un système de représentations familiales traditionnelles et un système de représentations que je désignerais comme anti-culturelles. En fait, l'éducation publique dans les systèmes totalitaires (ce qu'on appelle endoctrinement) ne vise pas à inculquer aux enfants des convictions mais à détruire toute faculté d'en construire... Il me vient à l'esprit un épisode, resté anecdotique dans ma famille : mon frère avait à peu près quatre ans, il venait de commencer son école maternelle. Un beau jour, en regardant par la fenêtre, il s'écria : « *maman, maman, viens vite, je veux te montrer un boyard* » (les boyards = anciens propriétaires fonciers nobles qui, dans la Roumanie traditionnelle formaient la classe dirigeante que le voïévode sollicitait pour les affaires du pays). Ma mère arriva et vit un monsieur assez mal habillé, assez sale mais très gros. Etonnée, elle demanda à mon frère : « *et pourquoi cet homme serait-il un boyard ?* » Mon frère répondit : « *tu ne vois pas comment il est gros ?* » Dans les manuels scolaires, dans les discours des enseignants comme dans les livres pour enfants les boyards étaient toujours gros puisqu'ils exploitaient le peuple jusqu'au sang (en traduction mot à mot du roumain : ils suçaient le sang du peuple). Evidemment, cette association gros-boyard est grossière, la réalité pourrait facilement la démentir (bien des activistes du Parti étaient gros aussi). Cette

simplification de la réalité fait la spécificité de ce qu'Orwell appelle le *novlangue de l'angsoc* : si la réalité montre qu'être gros n'est pas l'apanage exclusif d'un boyard ou d'un bourgeois, peu importe ! Ce qui importe c'est qu'on doit glisser dans la pensée ce cliché et d'autres du même genre ! Orwell parle de la traduction de l'ancilangue en novlangue. Cette traduction revient à un instrumentalisation de toute langue donnée. On arrive ainsi à un nombre limité de formules analogues au truisme « deux et deux font quatre », des formules hors contexte.

« *Le but du novlangue était non seulement de fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales des dévots de l'angsoc mais de rendre impossible tout autre mode de pensée. Il était entendu que lorsque le novlangue serait une fois pour toute adopté et que l'ancilangue serait oubliée, une idée hérétique – c'est à dire une idée s'écartant des principes de l'angsoc – serait littéralement impensable, du moins dans la mesure où la pensée dépend des mots. Le vocabulaire du novlangue était construit de telle sorte qu'il put fournir une expression exacte, et souvent très nuancée, aux idées qu'un membre du Parti pouvait, à juste titre, désirer communiquer. Mais il excluait toutes les autres idées et même les possibilités d'y arriver par des méthodes indirectes. L'invention des mots nouveaux, l'élimination surtout des mots indésirables, la suppression, dans les mots restants, de toute signification secondaire, quelle qu'elle fût, contribuaient à ce résultat. Ainsi le mot « libre » existait encore en novlangue mais ne pouvait être employé que dans des phrases comme « le chemin est libre ». il ne pouvait être employé dans le sens ancien de « liberté politique » ou de « liberté intellectuelle ». Les libertés politique et intellectuelle n'existaient en effet plus, ni sous forme de concept. Elle n'avaient donc pas nécessairement pas de nom. »¹⁶*

Selon le même modèle, dans mon exemple, l'adjectif « gros » pouvait être employé à côté des substantif comme *boyard*, *bourgeois*, *arbre*, mais il ne pouvait pas être lié aux substantif *président*, même si on parlait d'un président en général. La langue devient l'ennemi du peuple qui l'a créée et qui appartient à cette langue. A Bucarest, dans les années '50-'55, il a existé une école de littérature dont le but était de fabriquer les futurs écrivains. Les communistes n'ont ignoré ni la langue, ni les croyances, ni les mythes — c'est en bloc qu'ils s'y sont attaqués. Ils les ont traduit en langue idéologique, en novlangue, conforme à l'idée qu'il avaient instaurée sur la lutte des classes. Par exemple la danse rituelle des *Calusari*, danse à visée initiatique est devenue « *un divertissement folklorique du peuple travailleur* ». *Mioritza* (la balade de l'agnelle voyante, récit initiatique aussi) est devenue « *un trésor du folklore qui*

¹⁶ Orwell G. (1950), « 1984 », Paris, Gallimard, p. 422

montre le refuge du berger dans la nature », la nature étant l’alliée du berger exploité et non pas de la classe (bourgeoise) des koulaks exploités. Les spécialistes dans le domaine des idéologies parlent encore du fait que celles-ci ont essayé de récupérer les éléments des mythologies et des religions, d’en faire un mélange pour créer d’autres mythes (par exemple, celui de la nation, de la race, de la classe). On a ainsi parlé du côté religieux des idéologies, qui serait responsable de l’adhésion du plus grand nombre. Disons que le mythe de la nation aurait été créé par l’idéologie nazie et que l’égalité chrétienne aurait servi aux communistes. Or, il n’en est pas du tout ainsi — en tout cas pas en ce qui concerne les idéologies totalitaires. Hannah Arendt est très explicite là-dessus :

« *Qualifier de religion cette idéologie totalitaire ne revient pas seulement à lui faire un compliment parfaitement immérité, cette attitude permet aussi de perdre de vue le fait que le bolchevisme, même s’il est issu de l’histoire de l’Occident, n’appartient plus à la tradition commune du doute et de la sécularisation, et que sa doctrine, tout comme les actions qu’elle a inspirées, ont créé un véritable fossé entre le monde libre et les parties totalitaires de la planète* ». ¹⁷

Les églises chrétiennes reconnaissent l’égalité de tous les humains devant Dieu. Mais « *ni l’égalité ni la liberté chrétiennes n’eussent pu aboutir par elles-mêmes à la notion d’un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple* ». ¹⁸

D’ailleurs, à Pitesti, Turcanu n’est pas un révolté contre Dieu. Il n’est pas non plus un fanatique de la doctrine marxiste. Le dispositif Pitesti ne met pas en scène, à aucun moment, quelque chose de l’ordre d’une révolte de l’homme contre un dieu quelconque. Ce que les survivants appellent « *la Semaine Sainte selon Pitesti* » est une dérision absolue — c’est le fait d’avoir participé à cette dérision qui précipite la chute, le passage à l’état de robot. Les survivants l’affirment souvent : les communistes ne voulaient pas notre corps, ils voulaient notre âme. Ils voulaient faire advenir *l’homme nouveau*. Pour ce qu’il est des mythes, des religions et des idéologies, je voudrais souligner ceci : qu’un individu vive, d’une façon religieuse, son adhésion à une idéologie totalitaire, cela est fort probable ; mais cela ne signifie en rien que cette idéologie soit religieuse ou mythologique par nature. Alain Besançon considère que le fait de dresser la généalogie intellectuelle des idéologies totalitaires est dangereux car il prête à la confusion.

« *Le danger est d’être amené à croire que les idées vastes et profondes dont elles (les idéologies en question) ont arraché quelques choses pour se former*

¹⁷ Arendt Hannah (1990), *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, p. 143

¹⁸ *idem*, p. 146

subsistent encore en elles. C'est leur donner une dignité et des lettres de noblesse qu'elles ne méritent pas. (...). Cette illusion se dissipe si l'on veut bien regarder le fonctionnement intellectuel réel des dirigeants nazis et communistes. Il est entièrement dominé par un système d'interprétation du monde d'une extraordinaire indigence. Un combat dualiste est engagé entre des classes ou des races. La définition de ces classes ou de ces races n'a de sens que de et par le système, si bien que ce qu'il peut y avoir d'objectif dans la notion de classe ou de race est perdu de vue. »¹⁹ On retrouve la pensée d'Arendt : les totalitaires ne se sont jamais intéressés à un groupe humain réel (une classe, une race, un peuple, une famille). Leurs agissements sur les groupes en questions se fondaient dans les idées et représentations qu'ils avaient décrétées (concernant la race, la classe, la famille, le peuple).

Les modifications que les totalitaires ont imposées à la langue et à la façon de la parler servent à « *masquer la solution de continuité entre le système et la réalité* »²⁰ car il faut plier la réalité à la vision du monde du système. Les formules dont parle Orwell (et que j'ai pu constater de par ma propre expérience) visent l'adhésion de tout être parlant au système (c'est un façon de le nouer au système — donc de le dénouer d'une langue et forcément d'un groupe). Si le nom et le verbe fusionne (par exemple, le nom *couteau* suffit, pas besoin du verbe *couper*) il n'y a plus de syntaxe possible. Ce qui importe n'est pas le fait que le mot *couteau* s'emploie dans un nombre limité de situations mais que les situations en question restent toujours les mêmes — donc elles sont parfaitement contrôlables !

L'écrivain Arthur Koestler fait son autoportrait en « camarade » :

« Là, j'entraî dans la cellule communiste locale et pus enfin mener sans restriction la vie d'un membre régulier du Parti. Notre cellule était une des meilleures cellules de Berlin, une des centaines de milliers d'unités de base du réseau communiste dans le monde. (...). Les slogans du Parti exaltaient une « solidarité de la classe ouvrière » diffuse et impersonnelle, au lieu de l'amitié individuelle et, de la même façon, la « fidélité au Parti » se substituait à la fidélité aux amis. (...). Presque inconsciemment j'ai appris à surveiller mes gestes, mes paroles et mes pensées. J'appris que tout ce que je disais dans la cellule ou en particulier, même à une camarade dont je partageais le lit, laissait des traces et pourrait être un jour utilisé contre moi. J'appris que les relations avec d'autres membres de la cellule ne devaient pas obéir à la confiance mais à la « vigilance révolutionnaire » ; que rapporter toute parole hérétique était un

¹⁹ Besançon A. (1998), *Le malheur du siècle, Sur le communisme, le nazisme et l'unicité de la Shoah*, Paris, Fayard, p. 39-40

²⁰ *idem*, p. 41

devoir, s'abstenir de le faire, un crime contre le parti et qu'éprouver de la répugnance envers ce code était un signe de préjudice sentimental et petit-bourgeois. (...) Mon vocabulaire, ma grammaire, ma syntaxe se modifièrent ; j'appris à éviter toute forme d'expression originale, tout tour de phrase individuel. La modération, les nuances, le mot juste étaient suspects. Mon langage, et, avec lui, ma pensée, subirent un processus de déshydratation et se cristallisèrent selon les formules toutes faites du jargon marxiste. Il existait, peut-être, une ou deux douzaines d'adjectifs dont l'usage était à la fois sûr et recommandé, tels que : décadente, hypocrite, morbide, pourrie (la bourgeoisie capitaliste); héroïque, discipliné, solidaire, doué de conscience de classe (le prolétariat révolutionnaire); petit-bourgeois, romantiques, sentimentaux (les scrupules humanitaires); opportunistes et sectaires (les déviations de droite et de gauches respectivement); mécaniques, métaphysiques, mystiques (les positions intellectuelles condamnées; dialectiques, concrètes (les positions intellectuelles correctes); enflammées (les protestations); fraternel (le salut); inébranlable (la fidélité au Parti). (...). Nos goûts littéraires, artistiques et musicaux étaient reconditionnés de façon analogue. (...). Le personnage central n'était pas un individu mais un groupe : les membres d'une bande de partisans de la guerre civile ; les paysans d'un village en voie de collectivisation ; les ouvriers d'une usine en travaillant de toutes leurs forces pour réaliser leur Plan. (...). Les conséquences d'années d'endoctrinement influent au-delà de ma pensée consciente et sont aisément discernables dans mes romans, dis ans encore après la rupture... (...). Tout ce qui me déplaisait je l'appelais « l'héritage du passé capitaliste » ou « les inévitables fièvres de croissances de la révolution » ou encore « des expédients temporaires. (...) Si on me demandait comment des gens intelligents pouvaient supporter les brusques zigzags de la ligne du Parti, je répondrai que tout communiste cultivé, depuis le Politburo russe jusqu'aux cotteries littéraires françaises, a sa propre philosophie secrète qui lui sert à corriger les faits comme on corrige le hasard. Peu importe le nom que l'on donne à ce procédé intellectuel : double pensée, schizophrénie contrôlée, mythomanie ou perversion sémantique ; ce qui compte c'est la méthode psychologique. (...). Mon langage et mon raisonnement avaient été reconditionnés selon le jargon du Parti mis cette transformation demeurait limitée au mot parlé. Quand il s'agissait d'écrire, je me heurtais à une résistance inconsciente. (...)... Lorsque j'essayais d'appliquer le même procédé à l'écriture, je me sentais paralysé : je m'embrouillais dans la syntaxe, je faisais des pâtés sur mon papier, étais incapable de concentrer ma pensée et je me

mettais à dessiner des arabesques ou des déesses nues brandissant vers le soleil une faucille et un marteau. »²¹

Dans cet autoportrait Koestler parle :

— des modifications psychologiques produites à son insu, une fois entré dans la cellule communiste ;

— de l'auto surveillance de son vocabulaire ainsi que de son épuration ;

— du fait que cette cellule d'une vingtaine de membres ne constituait pas un véritable groupe car la fidélité au Parti n'était pas de nature à lier les gens entre eux mais de les rendre méfiants : aucune parole ne pouvait circuler librement, aucun sentiment (bon, mauvais ou ambigu) ne pouvait être partagé ; disons que l'élément commun à tous était la suspicion réciproque ;

— le personnage collectif des œuvres artistiques, selon l'idéologie communiste, n'était pas un vrai groupe (un groupe réel) car ses membres ne partageaient aucune expérience commune en dehors de leur adhésion aux idées du Parti ; d'ailleurs leur expérience (de travail ou de lutte contre la bourgeoisie) n'était pas une expérience ensemble mais un amas d'attitudes identiques, prévisibles et contrôlables au nom de l'idée de classe et non pas d'une réalité de classe ; on pourrait se demander (mais je ne développerai pas ici cette question) : à quoi peut bien correspondre le « groupe » chez les totalitaires ?

— il en découle qu'il n'y a aucune différence entre un communiste du Politburo russe et un communiste d'une coterie littéraire française si ces deux individus adhèrent à l'idée de lutte de classes ;

— enfin Koestler parle des limites de ses modifications psychiques au niveau de son langage (de sa pensée), tout en admettant que certains de ses romans contiennent des marques, des résidus, de cette période ; en ce qui le concerne, l'influence s'arrête quand il doit écrire des articles pour le Parti — comme si les modifications qu'il a inconsciemment subies se sont heurtés à une autre partie de son inconscient, une sorte de noyau dur qui s'est échappé à la transformation...

Besaçon, lui, prétend qu'on ne peut pas rester intelligent sous une telle idéologie. On peut y entrer et l'on peut en sortir — mais tant qu'on y est, et malgré le caractère superficiel de notre adhésion, nos productions mentales en pâtissent. Il ne s'agit même pas d'une vraie folie mais d'une folie artificielle — une fois le système totalitaire tombé, chacun se réveille assez vite, seulement on se réveille la tête vide. Les survivants du dispositif Pitesti de la « chambre 4-hôpital », qui ont subi les quatre étapes de la procédure de *l'arrachement des masques*, parlent d'un paradoxe. Ils le formulent, tous, de la même façon et je le résumerai ainsi :

²¹ Koestler A., Œuvres autobiographiques, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 302-304

« Ils ont lu nos pensées... mais à partir de ce moment-là il n'y avait plus de pensée à lire... Il n'y avait plus de pensée, tout court... Les robots se démasquaient entre eux... Ils disaient tout et n'importe quoi... Nous nous démasquions les uns les autres... Quelqu'un déclarait avoir été un criminel de la classe ouvrière, un autre criait que le premier n'avait pas été sincère, un troisième s'entendait dire que les valeurs de Turcanu étaient plus fortes que celles des Roumains et qu' « au nom de la classe ouvrière » devait être un principe plus fort que celui qui organisait le monde « au nom de Dieu »... ».

Pour qu'une parole puisse se dire, il faut un minimum d'espace vital entre les gens. Les « robots » de Pitesti jargonent tout autant que Koestler, que les membres du Poliburo russe et que les communistes des cotteries littéraires françaises, parce qu'ils ont atteint, par des voies différentes (les unes plus radicales et infiniment plus brutales que les autres), le même niveau d'esseulement, celui qui amène à la désolation où chacun est seul avec soi, sans pouvoir nouer, à aucun moment, un contact avec quelqu'un d'autre. La désolation serrait, selon Arendt, ce que dans le monde non-totalitaire prépare les hommes à la domination totalitaire. La désolation est cette expérience-limite, absolue, d'une non-appartenance au monde, à aucun monde concret, un parmi d'autres. La solitude éprouvée par certains au XIXe n'est pas encore désolation. On peut être seul et pourtant être au monde, lui appartenir. La solitude devient désolation quand, tout en étant en compagnie des autres, on ne l'est plus. L'homme désolé (*eremos*) est celui qui, entourés par d'autres comme lui, a perdu la capacité d'échange. Il n'est plus capable d'un nouveau commencement. Il arrive alors que le raisonnement froid et la dialectique « *apparaissent comme un dernier soutien en un monde où personne n'est digne de foi et où on ne peut compter sur rien. C'est la contrainte intime dont le seul contenu est le stricte refus des contradictions, qui semble confirmer une identité d'homme en dehors de toute relation à autrui* ». ²²

Pour finir, je voudrais faire trois observations apparemment sans lien les uns avec les autres mais qui, à mon avis, révèlent le sort de certains discours, de certains textes ou paroles.

1. *La première remarque* concerne le discours de Vaclav Havel, « *Quelques mots sur la parole* » (discours de réception prononcé par l'acteur Maximilian Schell en octobre 1989, car il avait été interdit à Havel de se rendre à Francfort pour recevoir le Prix de la Paix décerné par les libraires allemands). Havel rappelle le poids d'une parole libre dans un pays totalitaire, le fait que la parole,

²²Arendt Hannah (1951), *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, p. 230

libératrice, trompeuse ou mystérieuse est surtout polysémique, ambivalente, ambiguë. Il s'arrête sur différentes paroles (discours), à savoir celle de Lénine, de Marx, de Freud, de Walesa, de Sakharov, de Rushdie, de Khomeyni et d'autres... sur la parole du Christ aussi. Sur le destin des mots, lié à celui des hommes, enfin sur le fait que la meilleure parole du monde peut avoir des conséquences tragiques. C'est pour cela qu'il est dangereux de considérer la parole en soi, sans contexte aucun. Dans ce sens-là, Gorgias le Grec a été le premier à avoir fait l'expérience d'une parole instrumentalisée à outrance. Paradoxalement, les mots de toute langue, fortement attaqués par les totalitaires, ne semblent pas beaucoup importer dans les pays où on jouit d'une grande liberté de parole ! L'hypothèse de Havel est que la cause commune des catastrophes qui nous sont arrivées au XXe siècle réside dans une « *imperceptible mutation d'une parole humble à l'origine en une parole orgueilleuse* »²³. Et si au commencement de tout est la parole, eh bien, cette parole-là n'est pas uniquement une parole humaine. Or, « *si les hommes se mettent à penser qu'ils fabriquent eux-mêmes des humains, ils ne produisent que des robots assassins.* »²⁴

2. La deuxième remarque concerne le livre d'Alain Besançon « *Trois tentations dans l'Eglise* », réédité en 2002. En résumé, Besançon fait l'hypothèse que l'Eglise a été fortement éprouvée par trois tentations :

— la tentation anti-démocratique (après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, faute de ne pas avoir su maintenir le dialogue avec l'autorité temporelle par un contrat, l'Eglise est devenue une sorte de parti. Cela engendra une double dérive : intellectuelle et morale ; ainsi l'Eglise a condamné le communisme mais elle ne l'a compris ni dans sa profondeur, ni dans sa nature ; ensuite elle n'a rien dit sur la solution finale ; enfin elle n'a pas su faire tenir ensemble la foi et la connaissance) ;

— la tentation démocratique (et c'est celle-ci qui intéresse notre discussion concernant les mots et les textes) : l'Eglise n'a pas su « *rendre à l'homme démocratique le plaisir que prend l'intelligence à chercher la foi et la foi à chercher l'intelligence* »²⁵. Vingt ans après la « Bible de Jérusalem » (édition 1973), a été publiée une Bible que l'autorité catholique prétend la plus officielle, même la seule approuvée par l'Eglise catholique. On lit ceci dans l'introduction au Psautier :

²³ Havel V.(1989), Quelques mots sur la parole, Editions de l'Aube, p. 42

²⁴ Nathan T., « Tuer l'autre ou tuer la vie qui est en l'autre », dans Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie, n° 19, Grenoble, La pensée Sauvage, 1992

²⁵ Besançon A., Trois tentations dans l'Eglise, Paris, Ed. Perrin, 2002, p. 104

« *Les malédictions et imprécations, assez fréquentes dans les psaumes, doivent être réajustées. Certes, le combat entre les forces des ténèbres reste d'actualité. Mais s'il faut haïr le mal, qui continue son œuvre, on ne peut haïr le méchant, puisque l'Évangile demande d'aimer les ennemis. Les passages très durs, voire choquants, que l'on rencontre dans certains psaumes expriment un souci de justice sous une forme que l'Évangile a dépassée par son appel au pardon, mais qui correspond à une étape du croyant luttant contre le mal. Tenant compte de la difficulté causée par ces passages, la Liturgie des Heures omet trois psaumes (Ps. 57, 82, 108) et supprime des passages d'autres psaumes.*²⁶ »

Des psaumes qui ont été récités pendant trois mille ans, par Israël, par l'Église, par le Christ et les saints... Le Nouveau Testament a été, lui aussi, épuré. Les malédictions proférées par Jésus contre les Pharisiens (« *malheur à vous, Pharisiens* »), contre les docteurs de la Loi (« *malheur à vous aussi...* ») ont été... adoucies par la traduction « *malheureux êtes-vous* » ! Comme disait Soloviev, cité par Besançon, « *le Christ n'était pas assez pénétré d'esprit évangélique !* » La tentation démocratique menace de fondre l'Église dans la démocratie à travers la confusion des registres. Par exemple, on cite souvent un passage de l'épître aux Galates : « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car vous êtes tous un en Jésus Christ* ». Justement, en Jésus Christ, c'est à dire Juif ou Grec, esclave ou homme libre, etc., toutes ces catégories existent et bénéficient du salut en Jésus Christ ! Mais on leur donne une toute autre signification, une seule, à savoir : il n'y a plus de catégorie, aucune, ni homme, ni femme, ni Juif, ni Grec, etc..., pourquoi pas « *ni adulte ni enfant, ni maître ni élève, ni citoyen ni étranger, ni Blanc ni Noir, ni prêtre ni laïc, ni chrétien ni musulman ?...* ».²⁷ Nous n'entendons plus que chaque catégorie peut accéder au salut mais qu'il n'y a plus de catégorie. L'égalité démocratique œuvre pour l'effacement des catégories, cette égalité prend le dessus et remplace l'équidistance au salut des anciennes catégories considérées comme obsolètes.

Pendant les « trente glorieuses » les prêtres se sont transformés en prêtres ouvriers, contre l'exploitation et pour les Droits de l'homme ! Aujourd'hui leurs successeurs jargonnent sur le «partage», les «jeunes», l'«exclusion», l'«étranger», voilà ce qui constitue la langue de bois, le novlangue de l'Église actuelle démocratique ! Le même novlangue que celui des journaux télévisés...

Les totalitaires n'espéraient pas mieux !

Quant à la tentation islamique, la troisième, ce serait pour un autre débat.

²⁶ idem, p. 126, 127

²⁷ idem, p. 138

3. Enfin, la dernière observation, concerne le livre d'Alain Finkielkraute, «*L'imparfait du présent*». Dans le chapitre intitulé *Mon malheur passe mon espérance*, après avoir cité Bernanos («*Les optimistes sont des imbéciles heureux et les pessimistes des imbéciles malheureux*»), Finkielkraute ouvre le manuel de seconde, édité par Hachette Education, manuel qui propose un nouvel exercice d'«*écriture-expression orale*», à savoir : l'écriture d'invention ! Je cite l'exercice proposé :

«*Transposez la situation dans le monde contemporain et réécrivez en prose, à la première personne, le monologue d'Hermione. Tout en conservant les matériaux du personnage, vous pouvez, si vous le souhaitez, recourir à la tonalité comique et à un registre de langue pas soutenue.*»²⁸. Le manuel fournit un exemple de devoir d'élève... exemplaire (après correction) :

Hermione (dans l'Andromaque de Racine) :
 «*Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
 Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
 Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais.
 Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?*»

La même *Hermione* (car il faut garder les matériaux du personnage, dit la consigne), dans le devoir exemplaire :

«*Où j'en suis, moi ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi je déprime comme ça ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Je traîne en jogging devant la télé, même pas maquillée en plus. Je l'aime ou je lui en veux vraiment ?*»

Non, il ne s'agit pas d'une parodie — il faut avoir du talent et de l'instruction pour réussir une parodie. Il s'agit d'une traduction dans le langage jeune contemporain, comme la consigne l'indique («*un registre de langue peu soutenue*»). Au lieu de se rapprocher du monde racinien, de voir ce qui peut encore nous toucher dans ce monde-là, quelle est sa spécificité, y a-t-il une pensée différente de la notre, y a-t-il une pensée semblable à la notre, qui étaient ces gens-là, avons nous encore quelque chose en commun avec eux, une quelconque continuité ou alors en quoi consiste l'étrangeté du monde de Racine, au lieu de rendre à l'époque de Racine ce qui lui appartient, on la force de rentrer dans n'importe quel idiome, dans un vocabulaire «*branché*» où, effectivement, il n'y a ni homme ni femme, ni Juif ni Grec, ni riche ni pauvre... Car le style du devoir exemplaire n'en est pas un ! Le devoir exemplaire n'a pas de style, tout court. Ceci étant, l'avenir de l'humanité n'est pas le soucis premier de Finkielkraute — c'est le présent qu'il trouve sinistré. Je passe les autres

²⁸ Finkielkraute A. (2002), *L'imparfait du présent*, Paris, Gallimard, p. 184-187

traductions dont parle Finkelkraute (elle sont nombreuses et violentes, j'en cite quelques unes : la dissolution généreuse du décalogue en dialogue, du respect de soi en auto-satisfaction, la transformation de la honte en symptôme, de la raison en raisonnable, du « *être mature* » en « *être ringard* », donner au mot « *sélectionner* » le sens du mot « *exclure* », confondre la révolte contre la misère avec le combat pour la médiocrité et ériger la transgression en Droit de l'homme...).

Oui, la liste est longue, le vocabulaire A et le vocabulaire B d'Orwell y sont. Il manque la terreur...

Mais est-ce que nous en avons encore besoin ?

Abstract: The topic of this article is totalitarian rhetoric. The pejorative sense of term "rhetoric" has its roots in the debate of the philosophers of Greek antique. Western thought took back the instrument rhetoric to make a speech of propaganda, become, in totalitarian systems, means to destroy the faculty to think. The author takes back the hypothesis of Hannah Arendt concerning the destruction of the human groups, deliberately organized, in the name of an axiom which decrees these groups as natural enemies of the humanity. The article introduces the experience of a traumatic device, perfected in a Romanian communist prison, experience which articulates torture and propaganda, having as purpose the manufacture of " the new man ".The reports of the totalitarian in word and in thought are highlighted through the fragments of interview with the survivors of this experience. The article finishes by raising the question of "political cant" infiltrated insidiously in some speeches of the non-totalitarian Western world.

Rezumat: Tema acestui articol este retorica totalitară. Sensul peiorativ al termenului « retorică » are rădăcini în dezbaterile filozofilor din antichitatea greacă. Gândirea occidentală a utilizat instrumentul retoricii în discursul de propagandă. Autorul reia ipoteza Hannei Arendt privind distrugerea grupurilor umane conform axiomei ce decretează respectivele grupuri ca fiind dușmani « naturali » ai umanității. Articolul prezintă experiența unui dispozitiv traumatic deliberat organizat într-o închisoare din România comunistă, experiența ce articulează tortura și propaganda în scopul fabricării « omului nou ». Folosind fragmente de interviuri cu supraviețuitorii acestei experiențe, autorul analizează atitudinea sistemului totalitar față de limbă și de gândire. La sfârșit articolul ridică problema « limbii de lemn » și a infiltrării ei insidioase în anumite discursuri din lumea occidentală netotalitară.